

Inauguration de l'Institut
d'etudes slaves de
l'Universite de Paris,
17 octobre 1923

INAUGURATION

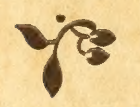
DE

L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

DE

L'UNIVERSITÉ DE PARIS

17 Octobre 1923

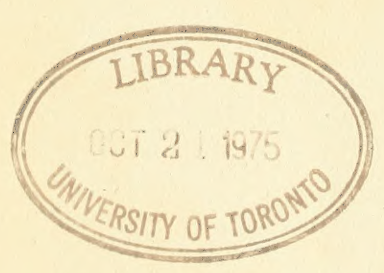


« J'aurai l'agréable occasion d'aller rendre visite à l'Institut d'Études Slaves qui, depuis la guerre, dirige et développe les relations intellectuelles entre nos Républiques. »

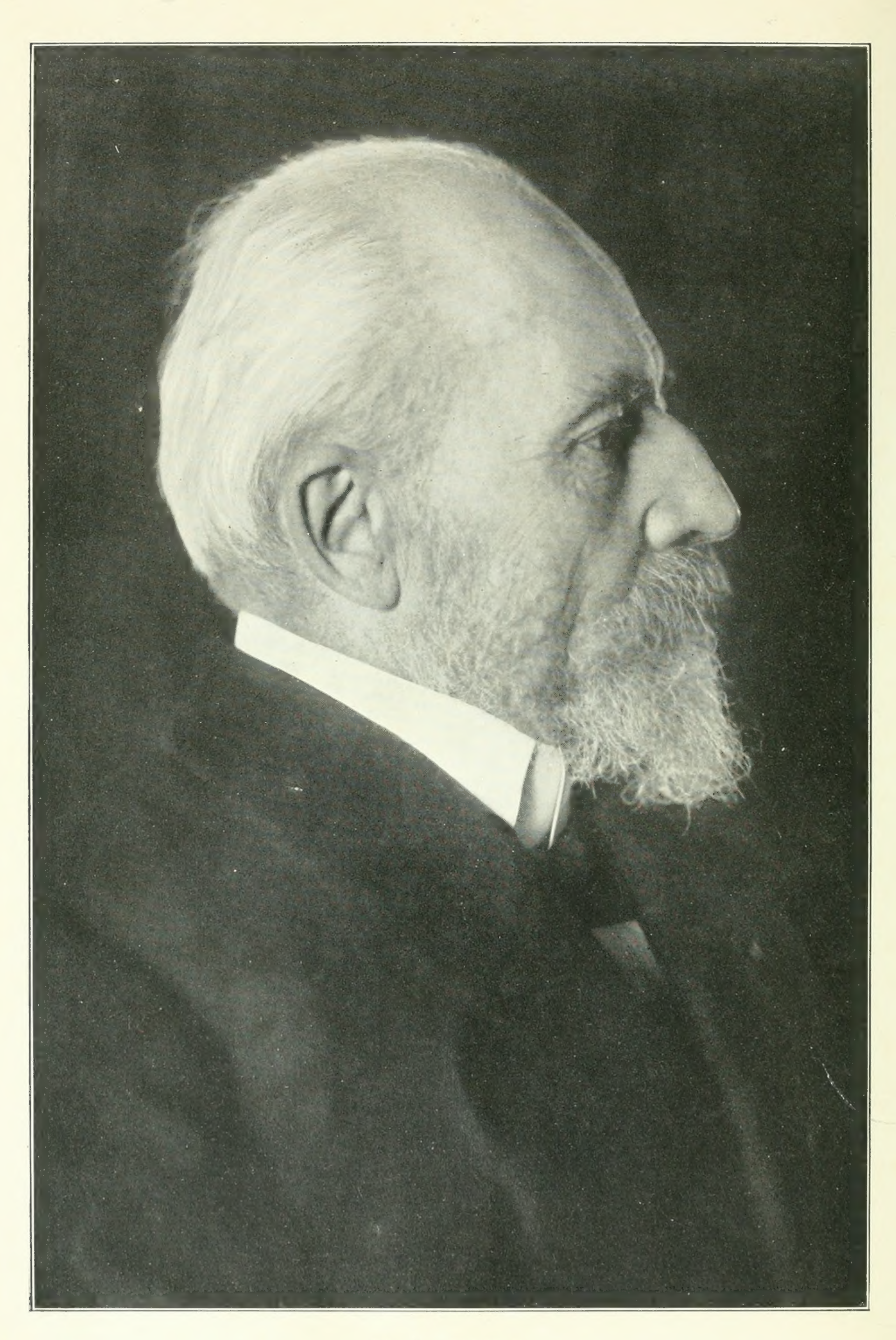
(Toast de M. Masaryk, à l'Élysée, le 16 Octobre 1923.)

UNIVERSITÉ DE PARIS

INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES


LIBRARY
OCT 21 1975
UNIVERSITY OF TORONTO





Ernest DENIS

Professeur à l'Université de Paris, Fondateur de l'Institut d'Études Slaves.

INAUGURATION

DE

L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

DE

L'UNIVERSITÉ DE PARIS

17 Octobre 1923



« J'aurai l'agréable occasion d'aller rendre visite à l'Institut d'Études Slaves qui, depuis la guerre, dirige et développe les relations intellectuelles entre nos Républiques. »

(Toast de M. Masaryk, à l'Élysée, le 16 Octobre 1923.)

UNIVERSITÉ DE PARIS

CONSEIL DE DIRECTION
DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

BUREAU

Président et Directeur scientifique :

M. Antoine MEILLET
Membre de l'Institut,
Professeur au Collège de France,
Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes-Études.

Vice-Présidents :

M. Paul BOYER
Administrateur de l'École Nationale des Langues Orientales.

M. Etienne FOURNOL
ancien Député,
Directeur honoraire au Ministère des Travaux publics.

M. Emile HAUMANT
Professeur à l'Université de Paris.

M. André HONNORAT
Sénateur,
ancien Ministre de l'Instruction publique.

Secrétaire général :

M. Louis EISENMANN
Professeur à l'Université de Paris.

Trésorier :

M. Pierre CHASLES
Conseiller référendaire à la Cour des Comptes,

Délégué du Conseil de l'Université :

M. Ferdinand BRUNOT
Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

MEMBRES DU CONSEIL DE DIRECTION

M. Victor BERARD, Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes Études, Sénateur.

M. Paul BOYER, Administrateur de l'École des Langues Orientales.

M. Jean BRUNHES, Professeur au Collège de France.

M. Ferdinand BRUNOT, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris.

M. Paul CAZIN, Homme de Lettres.

M. Pierre CHASLES, Conseiller référendaire à la Cour des Comptes.

M. Charles DIEHL, Membre de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.

M. Louis EISENMANN, Professeur à l'Université de Paris,

M. Étienne FOURNOL, ancien Député, Directeur honoraire au Ministère des Travaux Publics.

M. AUGUSTE GAUVAIN, Membre de l'Institut, Directeur de la politique extérieure au *Journal des Débats*.

M. LOUIS GENTIL, Membre de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.

M. ÉMILE HAUMANT, Professeur à l'Université de Paris.

M. ANDRÉ HONNORAT, Sénateur, ancien Ministre de l'Instruction Publique.

M. JULES LEGRAS, Professeur à l'Université de Dijon.

M: ANDRÉ LIRONDELLE, Professeur à l'Université de Lille.

M. EMMANUEL DE MARTONNE, Professeur à l'Université de Paris.

M. JEAN MARX, Chef de Section au Service des Œuvres Françaises à l'Étranger.

M. ANDRÉ MAZON, Professeur au Collège de France.

M, ANTOINE MEILLET, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.

M. GABRIEL MILLET, Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes Études.

M. HENRI MOYSSET, professeur à l'École de Guerre navale.

M. JULES PATOUILLET, Directeur de l'Institut français de Petrograd, Professeur à l'Université de Lyon.

M. LE Dr JULIEN POTOCKI.

M. L'ABBÉ QUENET.

M. PIERRE DE QUIRIELLE, Rédacteur au *Journal des Débats*.

M. LOUIS REAU, Ancien Directeur de l'Institut français de Petrograd.

M. REYNALD, Sénateur.

M. L'ABBÉ ROUET DE JOURNEL.

M. STROWSKI, Professeur à l'Université de Paris.

SERVICES DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

Administrateur :
M. ÉTIENNE FOURNOL

Secrétaire général :
M. LOUIS EISENMANN

Secrétariat administratif :
Mme BIANCONI-RUDRAUF
(née J. DENIS)
Agrégée de l'Université.

Secrétaire de la Section yougoslave :
M. ARNAOUTOVITCH
Professeur agrégé des lettres au 3e Lycée de Belgrade.

Secrétaire de la Section tchécoslovaque :
M. FRČEK
Docteur en philosophie de l'Université de Prague, Professeur agrégé de l'Enseignement secondaire.

Secrétaire dé la Section polonaise :
M. ZALESKI
ancien Professeur au Lycée Adam Mickiewicz, à Varsovie.

INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

1919	*Fondation de l'Institut d'Etudes slaves par Ernest DENIS. — Installation des Associations des Étudiants tchécoslovaques et yougoslaves.*
12 AOUT 1921 . . .	*Loi proposée par le Gouvernement et votée par le Parlement de la République tchécoslovaque attribuant à l'Université de Paris une donation de 1 million de francs pour la création de la chaire Ernest-DENIS à la Sorbonne et les services de l'Institut d'Etudes slaves.*
NOVEMBRE 1921 .	*Achat par l'Université de Paris de la maison d'Ernest DENIS, 9, rue Michelet, affectée à perpétuité à l'Institut d'Études slaves.*
30 JANVIER 1922 .	*Nomination de la Commission de l'Organisation de l'Enseignement russe en France. — M. APPELL, Recteur de l'Université de Paris, Président, et M. GENTIL, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Sciences, Vice-Président.*
FÉVRIER 1922. . .	*Fondation du prix annuel « Ernest-DENIS » destiné au meilleur ouvrage français sur la Yougoslavie.*
14 MARS 1922. . .	*Convention qui rattache l'Institut d'Etudes slaves à l'Université de . aris.*
JUILLET 1922. . .	*Commencement des constructions nouvelles de l'Institut d'Etudes slaves, terminées en décembre 1922, sous la direction de M. Etienne FOURNOL, Administrateur de l'Institut (MM. COULON et LACOUREGE, Architectes).*
ζ0 JANVIER 1923.	*Convention fixant le statut de l'Institut français de Prague rattaché à l'Institut d'Études slaves de l'Université de Paris.*
NOVEMBRE 1923.	*Adhésion du Gouvernement polonais à l'Institut d'Etudes slaves. Ouverture du cours de littérature polonaise à l'Institut.*

PUBLICATIONS
DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

PÉRIODIQUE :

REVUE DES ÉTUDES SLAVES (2 fascicules doubles par an), MM. MEILLET et BOYER, Directeurs ; M. André MAZON, Secrétaire.

COLLECTION DE GRAMMAIRES :

GRAMMAIRE POLONAISE, par M. A. MEILLET et Mme DE WILLMAN-GRABOWSKA ;

GRAMMAIRE TCHÈQUE, par M. André MAZON, Professeur au Collège de France ;

GRAMMAIRE SERBO-CROATE, par M. A. MEILLET et M. VAILLANT, Professeur délégué à l'École des Langues Orientales vivantes.

COLLECTION DE MANUELS :

MANUEL DE L'ANTIQUITÉ SLAVE, par M. NIEDERLE, Professeur à l'Université de Prague ;

LE SLAVE COMMUN, par M. A. MEILLET.

TRAVAUX PUBLIÉS PAR L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES :

CONTES SLAVES DE LA MACÉDOINE SUD-OCCIDENTALE, par M. André MAZON, Professeur au Collège de France.

COLLECTION HISTORIQUE :

LA CIVILISATION SERBE AU MOYEN AGE, par C. JIREČEK

DU VARDAR A LA SOTCHA, par Ernest DENIS.

PUBLICATIONS ET TRADUCTIONS :

L'ART RUSSE, par L. RÉAU (2 volumes) :
PREMIÈRE PARTIE : *L'art russe, des origines à Pierre-le-Grand.*
DEUXIÈME PARTIE : *L'art russe, de Pierre-le-Grand à nos jours.*

LES TÊTES DE CHIENS. par A. JIRÀSEK.

INAUGURATION

DE

L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

Le 17 octobre 1923, au cours de son premier voyage officiel à Paris, M. Thomas Masaryk, Président de la République Tchécoslovaque, accompagné par M. Alexandre Millerand, Président de la République Française, a inauguré l'Institut d'Études slaves de l'Université de Paris. Le Président de la République Tchécoslovaque était assisté par M. Edouard Beneš, ministre des Affaires Étrangères; le Président de la République Française, par M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

Les deux Présidents ont été reçus à la porte de l'Institut par le Bureau du Comité de Direction et conduits d'abord dans le cabinet d'Ernest Denis, qui est demeuré dans l'état où il se trouvait lorsque le fondateur de l'Institut y travaillait. Les Présidents ont salué Mme Ernest Denis, Mme Bianconi, fille d'Ernest Denis et

secrétaire de l'Institut d'Études slaves, et la famille d'Ernest Denis.

Le cortège a ensuite parcouru les diverses salles de l'Institut. Dans la salle du cercle des étudiants étaient réunis les représentants de toutes les Associations domiciliées à l'Institut ou des œuvres créées et soutenues sous son patronage. M. Etienne Fournol, administrateur de l'Institut d'Études slaves, a ainsi présenté au Président Masaryk :

Les secrétaires des sections étrangères de l'Institut, répétiteurs à l'École des |Langues orientales vivantes : M. Nemeček, secrétaire de la Section tchécoslovaque, et M. Arnaoutovitch, secrétaire de la Section yougoslave;

M. Tibal, directeur de l'Institut Français de Prague;

M. Dominois, professeur à l'École des Langues orientales vivantes ;

Les professeurs et lecteurs de l'École des Langues orientales vivantes ;

Le président et une délégation de l'Association des Étudiants tchécoslovaques ;

Le président et une délégation de l'Association des Étudiants yougoslaves ;

Le Président et une délégation de l'Association des Étudiants russes ;

Le Comte Tyszkiewicz, président, et une délégation de la Fédération des Étudiants slaves de Paris ;

M. Tenora, professeur au Lycée de Dijon, et une délégation d'élèves de la section tchécoslovaque du Lycée de Dijon ;

MM. Charles Diehl, membre de l'Institut ; Gabriel Millet, directeur d'études à l'école des Hautes-Études ; de Quirielle ; Jean Brunhes, professeur au Collège de France ; M. l'Abbé Quenet, membres du Conseil de Direction de l'Institut d'Etudes Slaves ;

M. Gronski, Président, et MM. les membres du Groupe Académique Russe ;

M. Fedorof, président du Comité de Patronage de la Jeunesse Universitaire russe à l'Étranger.

Le cortège présidentiel s'est ensuite rendu dans la grande salle de la Bibliothèque de l'Institut d'Études slaves où les discours ont été prononcés en présence d'une très nombreuse assistance dans laquelle on remarquait notamment :

M. S. Osusky, Ministre de la République Tchécoslovaque à Paris ;

M. Spalaikovitch, Ministre du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes à Paris :

M. le Comte Maurice Zamoyski, Ministre de la République polonaise à Paris ;

M. le général Pellé, haut-commissaire de France à Constantinople, ancien chef d'état-major général et commandant en chef de l'armée tchécoslovaque ;

M. Petit, secrétaire général de la Présidence de la République Française ;

M. Lalou, Président du Conseil Municipal de Paris, et M. César Caire, ancien Président du Conseil Municipal de Paris; M. Naudin, Préfet de Police ; M. Coville, directeur de l'Enseignement supérieur; M. Thamin, directeur de l'Enseignement secondaire ; M. Lapie, directeur de l'Enseignement primaire ; M. Paul Léon, directeur général des Beaux-Arts au Ministère de l'Instruction Publique; les doyens des cinq Facultés de l'Université de Paris; les Directeurs des Écoles supérieures; plusieurs parlementaires et notamment M. Reynald, sénateur; de nombreux membres de la Colonie tchécoslovaque de Paris, etc.

DISCOURS DE M. A. MEILLET

Président du Comité de Direction

A L'INAUGURATION

DE

L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE TCHÉCO-SLOVAQUE,

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

MESSIEURS LES MINISTRES,

MESDAMES,

MESSIEURS,

En venant inaugurer, dans la maison d'Ernest Denis, l'Institut d'Études slaves de Paris, le Président Masaryk marque le sens de cette fondation scientifique qui doit, par l'étude du monde slave, travailler pour sa part à préparer l'Europe nouvelle suivant les tendances naturelles du développement historique et la volonté des peuples.

I. Quand, au cours de la guerre, le Comité parlementaire d'action à l'Étranger a accordé ses salons aux slavistes pour y organiser des réunions où l'on étudiait en commun l'état du monde slave, l'ennemi était à une

centaine de kilomètres de Paris ; tout le courage des troupes n'aboutissait qu'à le contenir, sans arriver à le rejeter. Mais rien n'ébranlait notre confiance. Dans des réunions nombreuses et suivies que dirigeait Ernest Denis avec cet amour de la vérité, cette foi dans la force de la justice qui le caractérisait, on traçait le plan de l'Europe telle qu'elle devait être au lendemain de la victoire.

L'événement a justifié cette confiance. L'édifice artificiel de l'empire austro-hongrois s'est écroulé. La Serbie, qu'on voulait asservir, a été délivrée et l'héroïsme de ses soldats a eu sa récompense : presque tous les hommes qui parlent serbo-croate et la plupart de ceux qui parlent slovène ont été réunis en un même État. La Bohême, où l'on avait cru pendant un temps étouffer le sentiment national, a retouvé son existence ; elle atteint les limites des pays où s'entendent les parlers tchécoslovaques. La Pologne, dont un crime politique avait partagé les lambeaux vivants entre trois monarchies, a été restaurée dans toute son intégrité. A côté de la Bulgarie, dont le peuple laborieux, en dépit de la funeste politique de ses anciens chefs, garde son droit à une indépendance autrefois si bien gagnée ; à côté du grand peuple russe, que les fautes de ses gouvernements successifs ont empêché de prendre part à la réorganisation présente du monde slave, mais dont l'avenir affirmera le glorieux rayonnement, trois puissances slaves restituées en leur état ancien, unifiées et agrandies, se préparent à jouer en Europe le rôle qui leur revient de par le nombre et la valeur de leurs habitants.

II. Durant tout le Moyen Age, les pays slaves ont été les Marches de l'Europe. Les Slaves, qui sans cesse ont reçu le choc des conquérants asiatiques, n'ont pu développer leurs dons que dans les brefs moments où la violence des attaques avait une rémission. Souvent opprimés, jamais soumis, ils sont restés fidèles à cette civilisation européenne dont leur résistance obstinée assurait le développement. Et quand, les envahisseurs orientaux enfin contenus, les Slaves pouvaient espérer prendre, avec toutes leurs forces, leur part à la grande œuvre du développement

de la culture, il s'est trouvé que le voisin allemand avait profité de leur faiblesse pour faire de la plus grande partie de leur territoire un pays de colonisation : des bords de la Baltique, où les chevaliers Teutoniques, devenus les maîtres, absorbaient la Prusse, exploitaient les Lettons et enlevaient ainsi toute autonomie aux peuples baltiques, proches parents des Slaves, jusqu'à l'Elbe, où la langue polabe cédait peu à peu la place à l'allemand, une noblesse allemande étendait et maintenait sa domination. Cette politique continue de refoulement des Slaves aboutissait à soumettre la Bohême à l'hégémonie allemande des Habsbourg et finalement à briser l'unité de la Pologne ; tandis que la Russie des tsars commettait la faute — une faute qui était un crime — de répudier la solidarité slave et de s'associer à ceux qui écrasaient Tchèques et Polonais.

III. Les XIXe et XXe siècles ont vu les Slaves sortir du tombeau où ils étaient murés. Et, fait unique peut-être dans l'histoire, partout chez eux la littérature et la philologie ont devancé la politique.

Jamais la littérature polonaise n'avait compté d'aussi grands écrivains, jamais elle n'avait eu autant d'éclat que dans ces années où tous les essais de libération étaient étouffés ou noyés dans le sang. La volonté ardente avec laquelle elle a ainsi maintenu sa culture propre et sa langue a sauvé la Pologne de l'anéantissement. Notre pays est fier d'avoir, autrefois, donné une de ses chaires du Collège de France au grand poète exilé Mickiewicz.

Alors que dans les villes de Bohême l'administration allemande d'Autriche répandait l'usage de l'allemand, alors que, parcourant le pays, le voyageur superficiel pouvait croire que la germanisation triomphait, de grands philologues patriotes étudiaient la vieille langue, les vieux textes, les parlers populaires, et leur effort aboutissait à fixer une langue littéraire appropriée à tous les besoins de la civilisation moderne.

Quand Vuk Karadjitch a constitué la langue littéraire serbo-croate, Serbes et Croates relevaient d'organisations politiques très diverses ; beaucoup dépendaient de la

Turquie, les autres de l'Autriche ou de la Hongrie. Or, en vertu du pacte de 1850, cette langue a été reconnue par tous comme l'unique langue littéraire. Si l'unité de langue due à un grand grammairien, à un grand folkloriste, a précédé de près de soixante-dix ans l'unité politique, c'est qu'elle en a été la condition initiale.

Ainsi, la volonté réfléchie qu'avaient les peuples de langue slave de conquérir leur autonomie s'est manifestée chez leurs écrivains, chez leurs grammairiens, chez leurs historiens avant de prendre forme dans leurs institutions. Chez les Slaves, la philologie a préparé la politique.

Et c'est pourquoi, ayant gardé le sentiment qu'ils doivent beaucoup à l'étude de leur passé, ils souhaitent que ce passé soit connu au dehors autant qu'il est évoqué et respecté chez eux-mêmes.

IV. Aux brillants entretiens du faubourg Saint-Germain s'ajoutaient des conférences de Sorbonne, conférences que vous avez inaugurées, Monsieur le Président, et dont le cycle embrassait l'étude du monde slave tout entier. Il me souvient d'en avoir donné une, le terrible soir de février 1916 où Paris a appris que les Allemands étaient entrés au fort de Douaumont, sous Verdun.

D'autre part, et toujours sur l'initiative de notre cher et infatigable Ernest Denis, des réunions privées se tenaient également en Sorbonne, où une demi-douzaine de professeurs, amis des Slaves ou Slaves eux-mêmes (et, de ces derniers, mon cher Monsieur Beneš, vous étiez le porte-parole ardent et écouté), délibéraient sur les extensions nécessaires des enseignements de slavistique déjà existants et résumaient leurs débats dans un vœu (aujourd'hui réalisé) tendant à la création de cinq chaires nouvelles, de polonais, de tchèque, de serbo-croate et de bulgare à l'Ecole des Langues orientales, d'histoire et de géographie des États slaves à la Faculté des Lettres. Mais tout cela ne suffisait pas. A ces efforts dispersés, qui risquaient de ne pas avoir de lendemain, il fallait le couronnement d'une institution durable, qui aurait pour mission de développer et de coordonner les divers enseignements de slavistique

existant en France, d'ajouter à ces enseignements permanents, enseignements de type strictement universitaire, le complément de conférences, de réunions, d'expositions destinées à un public moins restreint, de créer une bibliothèque slave convenablement pourvue d'ouvrages de références et de périodiques, enfin de faire accueil aux savants et aux étudiants des pays slaves et, du même coup, de mettre ces savants et ces étudiants en mesure de répandre en France la connaissance des hommes et des choses de chacun de leurs pays respectifs.

Cette institution destinée à durer, c'est encore Denis qui en a eu l'initiative, quand il a décidé de créer l'Institut que vous inaugurez aujourd'hui, Monsieur le Président.

Le Gouvernement tchécoslovaque venait de naître, le Gouvernement serbe rentrait à peine de l'exil dans sa patrie ruinée : ni l'un ni l'autre n'a hésité à soutenir la fondation nouvelle. Le Gouvernement français, de son côté, a apporté sa contribution. Et c'est ainsi que, sous la direction du grand homme de foi et d'action qu'était Ernest Denis, et forts de l'appui effectif de trois Gouvernements, les slavistes français ont pu se grouper pour organiser l'Institut français d'Études slaves.

Denis est mort trop tôt pour porter jusqu'à son achèvement l'œuvre qu'il avait commencée. Mais le plan en était si fermement tracé, l'impulsion donnée était si forte que ses collaborateurs, étroitement unis, et travaillant d'un zèle égal à l'œuvre commune, ont eu seulement besoin de rester fidèles à sa mémoire pour mener cette œuvre à bien. Ils ont été assez heureux pour trouver, dans la famille même d'Ernest Denis, des collaboratrices modestes et sûres qui ont donné à la création de leur père tout leur dévouement et tout leur zèle. Des obstacles auraient pu à de certains moments barrer la route : l'appui que l'Institut d'Études slaves a trouvé auprès des Ministères français de l'Instruction Publique et des Affaires Étrangères et de l'Université de Paris en a eu facilement raison.

C'est à la libéralité du Gouvernement tchécoslovaque que nous devons d'être aujourd'hui réunis ici. Une dona-

tion d'un million de francs faite à l'Université de Paris a permis de créer la chaire Ernest-Denis à la Faculté des Lettres, chaire d'histoire et de civilisation des Slaves, occupée par notre secrétaire général M. Eisenmann, et, en même temps, d'achever, d'agrandir et d'aménager cette maison où, tout près de lui et presque sous son propre toit, E. Denis avait fondé notre Institut. Nous ne pouvons marquer à la nation tchécoslovaque notre reconnaissance qu'en accomplissant avec l'activité qu'il faut la haute tâche que nous avons acceptée.

Les Gouvernements tchécoslovaque et yougoslave, ainsi que le Gouvernement français, nous ont versé fidèlement les subventions promises. Le Gouvernement polonais vient de se joindre à eux.

Le Gouvernement yougoslave nous témoigne sa confiance en nous chargeant de distribuer un prix annuel. Le Gouvernement français n'a pas ménagé ses subventions à la revue par laquelle nous nous efforçons de faire connaître, en France et partout dans le monde, le passé des Slaves. Institution libre et qui tient à son indépendance, nous avons demandé à l'Université de Paris un patronage qui nous a été libéralement accordé ; une heureuse formule de rattachement concilie les bienfaits de la liberté avec ceux de l'organisation ; l'Université de Paris a fourni son puissant appui à toutes nos entreprises en les couvrant de sa haute autorité.

Notre rôle est d'une singulière variété. Nous devons, d'une part, étudier les peuples slaves, leurs langues, leurs littératures, leurs usages, leurs institutions, et, d'autre part, donner aux étudiants slaves de Paris un foyer, aux slavistes français et étrangers un centre de travail.

V. Rien ici n'est encore achevé ; mais vous y verrez partout le commencement de réalisations dignes et de l'œuvre entreprise et de celui qui en a eu l'initiative. Ce que nous avons fait jusqu'ici, nous le devons à la générosité de nos amis. Et nous sommes assurés que leur concours ne nous manquera pas dans l'avenir.

Ce que nous devons au dévouement discret de ceux

CABINET DE TRAVAIL
D'ERNEST DENIS

☆

AUJOURD'HUI
SALLE DE RÉUNION
DU CONSEIL
DE DIRECTION





FAÇADE
DE L'INSTITUT
D'ÉTUDES
SLAVES

SALLE
DE RÉUNION
DES
ÉTUDIANTS



qui, à côté de Denis, ont travaillé à créer cet Institut, je n'ose pas le dire. Le linguiste auquel ils ont fait l'honneur immérité de le mettre à leur tête, et qui, ayant fait de son mieux, s'excuse de ne pas avoir fait davantage, ne les nommera pas : leur modestie ne le lui permettrait pas. Mais il faut qu'on sache que cette maison n'existerait pas sans quelques hommes qui lui ont donné sans compter et leur temps et leur peine et leur intelligence.

Les étudiants slaves ont ici un foyer où chacun retrouve quelque chose de la patrie lointaine, et où en même temps se rencontrent les Slaves de divers pays. Maintes fois, on a pu constater que ces jeunes gens, retenus à Paris par leurs études, se connaissent assez mal de pays slave à pays slave ; nous leur offrons l'occasion et les moyens de se rencontrer où peut se former et grandir cette solidarité qui serait si nécessaire.

Notre *Revue des Études Slaves* embrasse tout le domaine des peuples de langue slave ; elle y joint même celui des peuples de langue baltique, si étroitement associés à ceux-ci. Elle se propose de faire connaître à un public de spécialistes les progrès de la linguistique et de la philologie slaves. Des slavistes de tous pays y collaborent. Ses chroniques où sont signalées les principales publications se rapportant aux études slaves ont conquis dès maintenant une haute autorité.

Je ne puis signaler ici toutes les publications dont nous avons pris l'initiative ou assuré le patronage. Grammaires, manuels, travaux originaux, recherches d'histoire, traductions, nous nous efforçons de ne rien négliger de tout ce qui intéresse le monde slave.

Des dons généreux du Gouvernement tchécoslovaque et des institutions de Yougoslavie nous ont permis d'amorcer la fondation d'une bibliothèque. Toute riche qu'elle soit déjà, elle est loin encore de répondre, je ne dis pas à nos désirs, mais simplement à nos besoins.

Créées les premières, nos sections tchécoslovaque et yougoslave sont déjà en pleine activité.

La souplesse de notre institution, qui laisse l'Institut d'Études slaves libre et autonome dans l'Université de

Paris, n'a pas tardé à montrer ses heureux effets. Il n'a été besoin que d'un peu d'ingéniosité organisatrice pour créer dans votre illustre capitale même, Monsieur le Président, un Institut français de Prague, dont le statut est sans doute unique dans le monde scientifique universel. Rattaché cette année même, et par l'intermédiaire de notre Institut, à l'Université de Paris, l'Institut français de Prague est dirigé et administré à la fois par des délégués des deux Universités de Prague et de Paris, qui renouent ainsi, de la façon la plus directe et la plus étroite, des relations dont le souvenir nous entraîne très loin et très haut dans le cours de notre double histoire nationale.

La section polonaise vient de naître; notre joie a été grande de voir le Gouvernement polonais joindre sa contribution à celles que nous assuraient déjà les trois Gouvernements de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie et de France.

La Russie ne tient pas encore dans notre Institut la place éminente qui lui revient. Sans doute, la confiance du Gouvernement français nous a imposé à cet égard une tâche dont nous sommes fiers : celle d'administrer les sommes importantes mises par la France à la disposition des professeurs et des étudiants russes qui vivent actuellement dans notre pays. Mais nous ne voulons pas oublier non plus les savants qui, dans des conditions souvent cruelles, ont sauvé, en Russie, la vie scientifique. Nous nous efforçons de reprendre avec eux des relations trop longtemps interrompues, de faire connaître leur œuvre, de les aider dans la mesure de nos forces. Et nous espérons que le jour n'est pas trop lointain où une section russe s'ajoutera aux trois sections déjà constituées. Ce jour-là, il ne s'en faudra plus que d'une unité pour que les cinq nations slaves soient chez elles dans notre maison.

VI. Dès maintenant Paris a l'orgueil de posséder, pour l'étude et l'enseignement des langues slaves, un groupe qui a peu de rivaux. A côté d'une chaire de slavistique générale au Collège de France, il a à l'École des Langues orientales, sans parler d'un cours libre de bulgare, des chaires magistrales pour le russe, le polonais, le tchèque et le

serbo-croate, chacune accompagnée d'un enseignement pratique donné par un répétiteur originaire du pays ; à la Faculté des Lettres, la chaire de littérature russe et la chaire d'histoire et de civilisation des Slaves. La linguistique slave, l'art slave sont étudiés à l'École des Hautes Études. Il n'est plus une seule branche des études slaves qui ne soit représentée à Paris par des spécialistes. Et tous ces enseignements ont des étudiants. Derrière les maîtres d'aujourd'hui nous voyons entrer en ligne les maîtres de demain ; plus heureux que ceux qui les ont formés, ils trouvent dès l'abord un enseignement complet, une préparation méthodique, un faisceau de disciplines où chacun, au gré de ses préférences et de ses aptitudes, cherchera librement sa voie propre.

Longtemps retardés dans leur développement, les peuples slaves sont des peuples jeunes : comme tels ils sont riches de promesses illimitées. Entrés pleinement dans la civilisation européenne, libres enfin de se développer par eux-mêmes, ils peuvent désormais manifester toutes leurs énergies, tous les dons originaux dont on aperçoit dès maintenant la richesse. Nous aurons beau accroître les moyens dont nous disposons pour les étudier, le développement qu'ils ont pris en moins d'un siècle garantit la grandeur de ce qu'ils seront demain ; aussi ce que nous préparons aujourd'hui pour les étudier paraîtra-t-il un jour bien mesquin auprès de la grandeur même de l'objet étudié.

Quand nos successeurs continueront notre œuvre, leur reconnaissance ira au maître qui a eu la première idée de cet Institut, aux Gouvernements qui en ont assuré l'existence. En remerciant particulièrement, en la personne de son président et de son ministre des Affaires Étrangères, le peuple qui a, par le don de cette maison, fourni à la fondation une base solide, je ne fais qu'anticiper la voix de l'avenir, de l'avenir pour lequel nous travaillons.

ALLOCUTION
DE M. LE RECTEUR APPELL

Messieurs les Présidents,
Mesdames,
Messieurs,

L'Université de Paris est heureuse et fière de voir inaugurer son Institut d'Études slaves par M. le Président de la République Tchécoslovaque, M. Masaryk, l'homme dont toute la vie, dans sa carrière publique comme dans son labeur scientifique, a été consacrée à la défense de la morale et de la vérité ; nous remercions M. Beneš, ministre des Affaires étrangères de la République Tchécoslovaque, auteur de tant de beaux travaux, de s'associer à cette inauguration. Au même moment, notre très vive reconnaissance va à M. le Président de la République Française, M. Millerand, qui a bien voulu honorer cette cérémonie de sa présence.

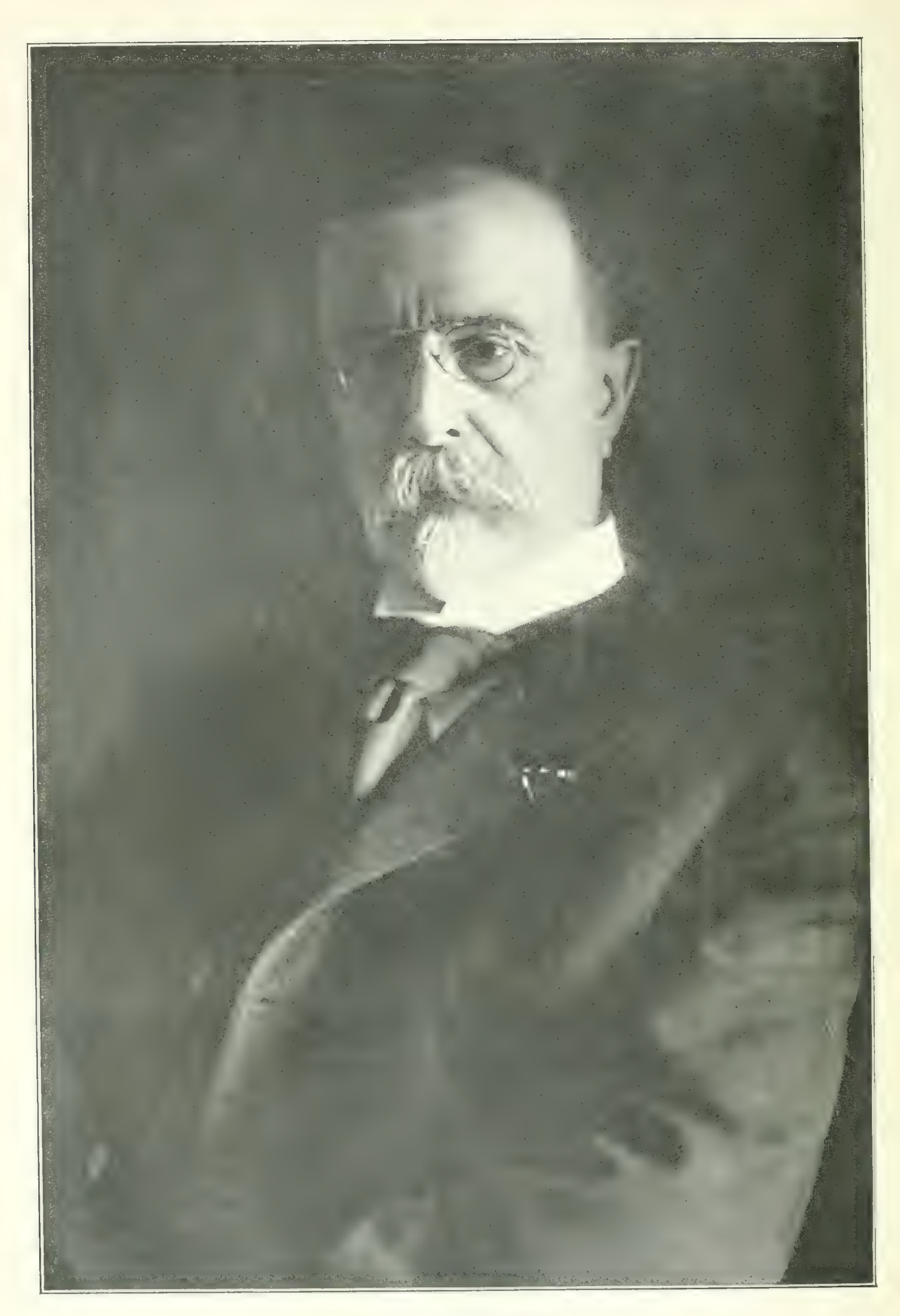
C'est dans une intention très élevée de bienveillance et de faveur pour l'Université de Paris que les deux chefs du Gouvernement Tchécoslovaque, le Président de la République et le ministre des Affaires étrangères, ont présenté au Parlement, qui l'a voté d'enthousiasme, le projet de loi ouvrant un crédit de *un million de francs* destiné, d'une part à la création à la Faculté des Lettres d'une chaire d'Histoire et de Civilisation slaves, et, d'autre part, au fonctionnement de l'ensemble des Services de l'Institut d'Études slaves de Paris fondé par Ernest Denis, qui était devenu un centre important d'études pour l'histoire, la philologie

et la littérature de tous les peuples slaves. Le Gouvernement de la République Tchécoslovaque a désiré que cet Institut demeurât dans la maison où vécut Ernest Denis ; il a acheté cet immeuble pour en faire don à l'Université de Paris. Nous croyons avoir répondu à la pensée des bienfaiteurs de l'Institut en plaçant le médaillon d'Ernest Denis sur les murs de l'immeuble. Nous exprimons au Président de la République Tchécoslovaque, au chef de son Gouvernement, au peuple Tchécoslovaque entier toute notre gratitude : personne parmi nous ne peut oublier que M. le Président MASARYK, comme M. le Ministre BENEŠ, sont l'un et l'autre des professeurs célèbres par leurs travaux personnels, que notre Université a, en raison de leur beaux titres scientifiques, nommés docteurs *honoris causa*.

Le Gouvernement de Prague a voulu honorer d'une façon toute spéciale la mémoire du professeur Ernest Denis : il a pensé qu'en perpétuant la destination scientifique de cette maison, il continuait, de la façon la plus digne et la plus sûre, l'œuvre de celui qu'il considère avec tout le peuple tchécoslovaque, comme l'un des fondateurs de l'indépendance nationale. De son côté, l'Université de Paris, dans un sentiment d'amitié et d'union, patronne à Prague un Institut français rattaché en même temps à l'Université tchèque, notre sœur.

La Tchécoslovaquie est née de la victoire. Elle est devenue au centre de l'Europe, par la valeur des Tchécoslovaques et par la sagesse de ses hommes d'Etat, le facteur principal d'une réorganisation si nécessaire après le grand orage qui l'a libérée du joug autrichien en même temps qu'il libérait l'Alsace du joug allemand.

L'Institut d'Études slaves sera le témoignage public et permanent de la fidèle amitié qui unit nos deux pays : le nom même de la fondation, celui d'Ernest Denis, dont la mémoire est aussi chère à la Tchécoslovaquie qu'à la France, symbolisera l'union de nos deux Républiques.



Thomas MASARYK
Président de la République Tchécoslovaque.

DISCOURS

DE M. LE PRÉSIDENT MASARYK

Messieurs,

C'est avec une grande joie que je viens, Monsieur le Professeur, d'entendre vos paroles. Je suis heureux que l'avenir des études slaves soit assuré en France et je ne me réjouis pas moins de les savoir en intime union avec l'Université de Paris. Sur cette union, je fonde de grands espoirs. Au printemps de 1915, j'eus l'occasion de discuter sur le problème slave et la France avec le regretté Ernest Denis. Son livre sur la guerre était le point de départ de nos réflexions. Au printemps de l'année suivante, nous commençâmes à parler de la possibilité d'un Institut d'Études slaves à Paris. M. Beneš s'entendit avec Ernest Denis sur le plan général de cette création. Elle fut définitivement décidée, en décembre 1918, au moment où, élu Président de la République, je passais par Paris pour rentrer dans mon pays.

Vous m'offrez, Monsieur le Professeur, l'occasion d'exposer quelques vues sur les études slaves. Je vous prie d'en excuser la concision ainsi que l'imperfection de forme due à l'obligation où je me suis trouvé de préparer mon allocution en cours de route.

Les études slaves — j'entends par là la slavistique dans la conception la plus étendue du terme, c'est-à-dire essen-

tiellement l'étude de toutes les manifestations de l'activité des peuples slaves et, avant tout, de leur activité intellectuelle — exigent, pour être fructueuses, une perpétuelle comparaison avec les résultats de l'étude scientifique des peuples occidentaux. Il s'agit donc d'organiser ces deux groupes d'études, et c'est là précisément la mission si utile de l'Institut d'Études slaves de Paris.

Il n'y a là, en somme, que la conséquence logique d'une situation clairement définie par la guerre mondiale. En 1914, l'Europe et le monde entier se sont séparés en deux camps. D'une part, les Alliés, l'Europe occidentale, l'Amérique, mais aussi la Russie et la plus grande partie de l'Asie; d'autre part, les Puissances centrales : Allemagne, Autriche-Hongrie, Turquie, et aussi une nation slave, la Bulgarie. Les autres nations slaves, et particulièrement la nôtre, se rangèrent du côté des Alliés. Cette division du monde mettant face à face l'Occident uni aux Slaves et à l'Asie et l'Allemagne unie à une partie de l'Asie n'avait pas seulement une passagère signification militaire; elle résultait aussi de la situation générale du monde civilisé. Elle exprimait une opposition d'idées, le conflit de deux conceptions contraires du monde et de la vie. J'ai dit que la guerre a défini clairement cette situation ; longtemps avant elle, de tous temps, les peuples slaves ont reçu les enseignements de l'Occident, à qui ils étaient étroitement attachés.

Je me rends compte du danger qu'il y a à vouloir formuler brièvement les programmes nationaux les plus généraux. Aussi, ne me risquerai-je à exposer mes idées qu'avec une grande réserve, sans autre prétention que d'aider à bien déterminer le but et les tendances des études slaves.

La théocratie universelle du Moyen Age, centralisée sous la direction spirituelle de la Papauté, dont l'autorité était internationale, fit place, aux temps modernes, à une indépendance plus étendue des divers États et nations. La réforme et l'humanisme classique fournirent à la société de nouveaux idéals et de nouveaux fondements intellectuels et moraux. De la Réforme et de l'humanisme sortit

une grande révolution en Angleterre, en France et en Amérique, c'est-à-dire, en fait une seconde fois en Angleterre. Le grand résultat de cette révolution fut que l'État et l'Église, ou plutôt les Églises, devinrent indépendants les uns des autres. L'importance de ce résultat pour notre époque apparaît dans tout l'Occident européen et américain où l'État et l'Église se sont partout séparés. La religion n'y a rien perdu : au contraire, elle n'a eu, tout comme la politique, qu'à gagner au fait que l'État a perdu tout caractère confessionnel et l'Église tout caractère officiel.

L'État dut assumer dès lors la direction de la société. La Révolution française proclama la grande devise : Liberté-Égalité-Fraternité, et codifia les droits de l'homme et du citoyen. La France et l'Amérique devinrent des Républiques, l'Angleterre une monarchie constitutionnelle. Contre le vieil aristocratisme, dont le monarchisme n'est qu'un des aspects, se développèrent toutes les formes de la démocratie. L'action révolutionnaire, loin de s'arrêter à la Révolution française, elle-même d'ailleurs suivie de toute une série d'autres révolutions, se prolonge jusqu'à nos jours, et la guerre mondiale a causé plus d'une révolution. Les soutiens de l'ancien régime ne s'attendaient pas à cela. L'esprit révolutionnaire devint un trait permanent, non seulement en politique, mais dans tous les domaines de l'activité humaine. Peut-être la dernière guerre, où nous avons définitivement triomphé de l'ancien régime, nous a-t-elle en même temps fait achever de franchir cette époque de transition révolutionnaire.

L'idéal de la Grande Révolution fut l'humanité, ce qui, du point de vue moral, suppose la sympathie et le respect de tout homme envers son semblable, la reconnaissance du droit de l'individualité humaine. Du point de vue politique et social, cet idéal suppose l'égalité de tous les citoyens dans l'État, le rapprochement et l'union des États et des peuples et, par suite, de l'humanité tout entière. Du point de vue juridique en résulte la croyance en l'existence du droit naturel à la liberté et à l'égalité, pour tous les individus et collectivités, particulièrement pour les nations. Cette conception du droit naturel est ancienne.

Nous l'avons héritée des Grecs et des Romains, et l'Église catholique la sanctifia. Par un développement progressif, ce droit naturel prit tout son contenu politique et social. A cet idéal humanitaire sont étroitement liés le progrès des lumières, l'impérieuse aspiration à la science et au savoir; de là, au siècle dernier, le respect nouveau de la science et les tentatives de philosophie nouvelle à base scientifique.

La Révolution et la grande transformation des manières de voir et de vivre imposèrent l'idée et l'idéal du progrès dans tous les domaines de l'activité humaine, la foi que les nations et toute l'humanité atteindraient progressivement, par leurs seules forces, le plus haut degré de perfection et de bonheur.

Telles sont, me semble-t-il, les idées directrices de l'Occident européen. Je dis l'Occident, même en pensant surtout à la France; car l'Occident, la France et les nations voisines, l'Angleterre avec l'Amérique, l'Italie et les autres peuples latins, forment un seul groupe de civilisations : l'histoire des influences réciproques des peuples occidentaux et leur évolution le démontrent clairement, et par-dessus tout, leur évolution politique.

L'Allemagne, elle aussi, a appartenu à ce groupe européen de civilisation, notamment au Moyen Age. Mais, de nos jours, elle s'en est de plus en plus écartée par sa culture, et elle a fini par s'isoler. Agressif dès son origine, l'État prussien domina l'Allemagne. Sans doute, ce qu'on nomme l'étatisme a aussi exercé une sensible influence en Occident; mais, en Occident, l'État devint l'organe du Parlement et de l'opinion publique, tandis qu'en Allemagne il devenait une divinité dont tous acceptaient le commandement absolu. C'est un césarisme qui a organisé la Prusse et l'Allemagne, mais les Frédéric II, les Bismarck, les divers Guillaume furent, au contraire des Napoléon, des Césars d'un genre tout particulier, des Césars-tsars. Étymologiquement, tsar vient de césar — mais quelle différence dans le mot et l'idée! — C'est à l'échelle du soldat, de l'officier prussien que les Allemands mesurèrent l'organisation de la société et même du monde. Dans cette Allemagne, où

la réforme et l'humanisme classique n'avaient pas fait disparaître la théocratie aussi radicalement qu'en Occident, apparut, quelque peu différente de la forme russe, une forme propre de césaropapisme.

Les idéals humanitaires de Lessing, Herder, Gœthe, Kant, Schiller, qui avaient leur origine dans l'évolution de l'Occident, furent remplacés par le pangermanisme impérialiste. Berlin-Bagdad, c'est l'effort pour dominer l'Europe et, par là même, l'Asie et l'Afrique. Mais n'est-ce pas là l'idéal même du monde antique ? L'Allemagne, qui, pendant des siècles, fut l'héritière du Saint-Empire, en conserve et en maintient les idéals, même territoriaux. Par contre, l'idéal de l'Occident, c'est l'humanité au plus large sens du mot : tout d'abord, l'union de l'Europe et de l'Amérique et, par suite, celle de toutes les autres parties du monde, du genre humain tout entier. Dans la guerre mondiale, cette union a été réalisée.

Le pangermanisme ne reconnaissait pas le droit des nations à l'indépendance; il voulait être le principal chef, même l'unique seigneur et maître de tous. Son insatiable ambition proclama que l'État idéal est celui qui groupe de nombreuses nationalités. L'Autriche-Hongrie, avec l'Allemagne, était l'exemple parfait de ce type d'États; mais je n'oublie pas ce qu'était à ce point de vue la Russie. Les Alliés affirmèrent le droit de toutes les nations à l'indépendance, des grandes, mais aussi et surtout des petites. Le corollaire de ce programme est la Société des Nations, triomphe des idées démocratiques dans une formule donnée par l'Amérique.

Au droit naturel, les Allemands opposaient le droit historique. Ils saluaient en Kant leur plus grand philosophe, mais ils rejetaient ses tendances favorables au droit naturel et à Rousseau et, en général, les idéals humanitaires. Ils empruntèrent au darwinisme des arguments pour donner au droit historique la force d'une théorie évolutionniste qui devait assurer le succès au plus fort. Tournant la théorie du naturaliste anglais au service de son aristocratisme guerrier, le militarisme prussien affirmait que le droit naît de la puissance et de la force.

Cet isolement moral et intellectuel de l'Allemagne apparaît aussi dans sa philosophie, dans ce singulier subjectivisme en quoi dégénéra le juste effort individualiste. La philosophie allemande, quittant les bases solides de la science pour s'abandonner à l'imagination, devint la servante de l'égoïsme et du matérialisme qui furent les conséquences logiques de cette subjectivité allemande que les Allemands aiment appeller idéalisme.

Je crains, il me faut le redire, que la concision nécessaire de mes formules ne nuise à la clarté de ces vues. Mais c'est bien ainsi que je marquerais la différence intellectuelle entre l'Occident et l'Allemagne.

Quelle est donc la position des Slaves à l'égard des deux civilisations, l'allemande et l'occidentale ?

Dans la guerre mondiale, à l'exception des Bulgares, nous avons tous été du côté des Alliés. Ce n'est pas seulement en raison de l'oppression que nous avaient infligée les Allemands et leurs vassaux, mais aussi parce que nous avions en commun avec l'Occident des idéals culturels. Je ne peux pas exposer ici l'évolution des relations des diverses nations slaves avec l'Occident et avec l'Allemagne. Les détails en diffèrent pour chacune d'elles, du fait de sa position particulière dans le monde. Elles étaient, la plupart, voisines des Allemands; une partie seulement d'entre elles avaient vécu en contact avec les Grecs et les Romains jadis et, plus tard, avec les Italiens. Elles subissaient profondément l'influence allemande, mais, comme celle-ci signifiait l'esclavage politique, on cherchait à la neutraliser par la recherche des influences occidentales. Voici quelques exemples tirés de notre histoire.

En plein Moyen Age théocratique, le Royaume de Bohême domine le Saint-Empire avec Charles IV, disciple lui-même de la civilisation française. Mais, bientôt après, la Réforme — avec Hus — dresse notre nation contre cet Empire et contre la théocratie médiévale. Dans sa lutte contre la théocratie, Chelčick`, le caractère et le penseur le plus énergique de toute notre Réforme, nie avec une logique extrême et même outrancière non seulement l'Église, mais aussi l'État et toute son organisation.

Mais bientôt cette intransigeance se modère. Georges de Podiébrady, notre roi populaire, affirme l'idéal de la paix perpétuelle; Coménius, le grand éducateur des peuples, substitue à l'extrémisme de Chelčický sa doctrine d'humanité et de lumière. Transmise par Leibnitz et Herder, — comme notre grand ami Denis l'a magnifiquement démontré — c'est la voix de Comenius que nous font entendre Dobrovský et Kollár; puis, Palacký, Šafařík, Havlíček, formulent, adapté aux exigences du temps, notre idéal national d'humanité. Dans notre opposition à l'Autriche-Hongrie de la Contre-Réforme, nous adhérons dès le XVIII[e] siècle aux idéals de la Révolution Française et les idées de l'Occident furent les idées directrices de notre renaissance nationale.

Ensuite, nous cherchâmes soutien et secours non seulement à l'Occident — c'est-à-dire surtout en France — mais aussi auprès des nations slaves. En Autriche s'offrait naturellement à nous l'union avec les Yougoslaves, les Polonais et les Ruthènes. Depuis Dobrovsky, nous fûmes en outre russophiles. C'était, fruit naturel de l'affinité de langue et d'esprit national, un panslavisme intellectuel, nullement politique. Kollár, dans sa doctrine de la réciprocité slave, lui donna la pure formule de l'humanisme éclairé. Le nom de Slave devint pour nous synonyme d'homme, et l'idéal politique slave signifia à nos yeux la pure démocratie. Nous revendiquâmes pour nous-mêmes et tous les peuples opprimés le droit national naturel. Au droit historique, nous n'empruntâmes que l'affirmation de la continuité juridique de notre indépendance, que l'Autriche même n'avait pas réussi à abolir définitivement.

C'est en ce sens que, bien des années avant la guerre, j'avais réglé mes comptes avec l'Autriche. J'avais montré l'incompatibilité de l'idée tchèque avec l'idée autrichienne et l'idée allemande. Par son caractère et par son histoire, notre idée tchèque nous lie à l'Occident. Il en est de même des autres nations slaves. Songez seulement aux efforts politiques des Polonais, et à l'écho qu'ils trouvèrent en France, rappelez-vous comment la société russe se francisa à partir du XVIII[e] siècle, quelles influences ita-

liennes et grecques s'exercèrent sur les Slaves du Sud. Qu'il me soit permis de renvoyer les spécialistes, pour le détail, à ma conférence sur le panslavisme faite à la Sorbonne en 1916, à la demande de Denis, et à l'exposé tout récent que j'ai donné de mes vues sur la mission des divers peuples slaves après la guerre.

Ma philosophie de l'histoire et mon appréciation des cultures allemande et occidentale n'ont, est-il besoin de le dire, rien de commun avec le messianisme des penseurs slaves. La chute et la décadence de la Russie suffiraient à imposer une revision critique du messianisme slavophile russe ; mais le messianisme de notre Kollár et d'autres messianismes slaves n'appellent pas moins cette revision.

L'Occident et l'occidentalisme ont fait leurs preuves dans la guerre. Les Allemands et l'Autriche ont été vaincus par l'Occident. La victoire n'a pas été seulement celle des soldats, mais aussi celle de la culture, et il ne restera aux Allemands que de se rallier aux idées dirigeantes de l'Occident. Les meilleurs d'entre eux le reconnaissent dès aujourd'hui.

Certes, la critique philosophique trouvera dans les vues de l'Occident aussi certaines étroitesses et certaines erreurs. La victoire de l'Occident ne signifie pas pour moi la justification de toute la culture des peuples occidentaux. Pas plus que je n'ai accepté sans critique et sans contradiction le messianisme oriental, je n'accepte une adhésion exclusive et aveugle à la culture occidentale.

De la connaissance approfondie de la culture de toutes les nations, de la critique philosophique du développement culturel des peuples européens, résulte pour nous la nécessité d'une synthèse culturelle, de la réciprocité de toutes les nations et non pas seulement des nations slaves. C'est pourquoi, si l'on me dit : « *ex oriente lux* », je réponds : « oui ! » mais aussi « *ex occidente* » !

C'est une belle tâche pour l'Institut d'Études slaves de Paris que de connaître les peuples slaves, de comparer leur culture à celle des peuples occidentaux, de réunir ainsi les matériaux scientifiques de la grande synthèse

culturelle de l'avenir. Dostoievski attribuait aux Russes et aux Slaves une aptitude spéciale à pénétrer dans l'âme d'autres nations. Peut-être a-t-il raison dans une certaine mesure. Cependant, j'observe en ce moment même, et précisément dans la littérature française, l'attention avec laquelle on étudie et la sympathie avec laquelle on accueille les idées et les idéals de presque tous les peuples. Votre Institut, Messieurs, s'intègre organiquement dans cette tendance. Je vous souhaite de tout cœur un plein succès, car vous contribuerez ainsi efficacement à cette réciprocité des peuples qui a toujours été le vœu de tous nos plus grands esprits.

Imp. de Vaugirard
H.-L. Motti, Direct.
8 à 15, impasse Ronsin
— PARIS —

IMP. DE VAUGI